Retour de la pensée magique dans notre présent qui n'est pas un cadeau

*Die Wiederkehr des magischen Denkens in unserer Gegenwart, die kein
Honigschlecken ist. Eine extravagante Konferenz*

*The Return of Magical Thought in our Dreary Everyday Reality. An Extravagant
Conference*

Pierre Cleitman

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceg/9191>

DOI : 10.4000/ceg.9191

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2013

Pagination : 349-367

ISBN : 0751-4239

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Pierre Cleitman, « Retour de la pensée magique dans notre présent
qui n'est pas un cadeau », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 64 | 2013, mis en ligne le 02 janvier
2020, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/9191> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.9191>

Inédit

D'abord intitulé *Les Confessions d'un enfant du demi-siècle*, le texte de Pierre Cleitman *Retour de la pensée magique dans notre présent qui n'est pas un cadeau* a été commandé et écrit spécialement pour les manifestations toulousaines du colloque « Contre-cultures à Berlin des années 1960 à nos jours : Pratiques alternatives dans les arts ». Il a été donné par son auteur en ouverture, le 1^{er} février 2012, et tourne à présent sur différentes scènes françaises.

Paradoxalement, il est peu question de Berlin dans ce texte où la contre-culture est avant tout vécue comme une forme très personnelle du choc des cultures. À la manière d'un conte d'Hoffmann, à travers la rencontre improbable d'un accordéoniste débutant (l'auteur) et d'un virtuose allemand du violon (Helmuth), à travers deux emblèmes opposés de la culture – l'accordéon comme antagoniste (involontaire) de la grande culture violonistique – on découvre des connivences souterraines qui remettent en question de plus vastes oppositions apparentes, esthétiques ou sociales. Cette plongée au cœur d'une dualité qu'une certaine culture musicale de la seconde moitié du XX^e siècle (Astor Piazzola, Stéphane Grappelli...) a pu réconcilier est aussi l'occasion d'approcher et saisir les ambivalences du monde des années 1980 entre Paris et Berlin, entre Allemands et Juifs, Wisigoths et Ostrogoths... La contre-culture y a l'attrait du diable, est tout entière affaire de suggestion et irrémédiablement duelle : à la fois construction et destruction, elle définit un subtil jeu d'ombres et de lumières portées sur un duo explosif qui disparaîtra dans une dernière fulgurance en novembre 1989 avec l'écroulement du Mur : fin d'un monde, début d'une réflexion.

P. Cleitman signe un texte finement subversif, preuve que les contre-cultures ne s'effondrent pas avec les murs auxquels elles s'adossent.

L'auteur

Entre le one-man-show humoristique et la conférence traditionnelle, P. Cleitman invente un nouveau genre : la Conférence extravagante, mélange de réflexions très sérieuses et de divagations. Sans jamais se départir d'un flegme busterkeatonien, le conférencier livre dans un tourbillon de mots l'essence de ses cogitations, aux confins du réel et de l'absurde, du probable et de l'incertain, de l'arithmétique et du dérisoire.

En avril-mai 2004, P. Cleitman présente ses trois premières Conférences extravagantes au Théâtre du Rond-Point à Paris : *Le Sens de l'humour chez Descartes*, *Le Yin et le Yang dans les relations franco-allemandes* et *L'Amour platonique dans les trains*. Sa quatrième Conférence extravagante, *L'esprit du labyrinthe dans le cappuccino européen*, est saluée comme l'un des meilleurs

spectacles francophones 2006 au Fringe Festival de Luxembourg. P. Cleitman se profile comme « un philosophe errant que l'on situera quelque part entre Diderot et Raymond Devos » (*La Voix du Luxembourg*, février 2006). En mars 2007, il présente *Quel avenir pour l'étonnement*, également au Théâtre du Rond-Point, où il participe la même année à la fondation de l'Université du Rond-Point. En décembre 2008, l'auteur crée *La place du mécontentement dans les énergies renouvelables* au Granit de Belfort. Puis en 2009, *L'ésotérisme du «22 à Asnières»* ; en 2010, *La place du sourire en coin dans l'esprit de système* ; en 2011, *Comment les idées nous viennent dans les trains et même ailleurs*. En 2012, il écrit deux conférences *Le sentiment d'autrui chez le Dodo* et *Retour de la pensée magique dans notre présent qui n'est pas un cadeau*. Il achève également *La Croisade des cochons*, un texte où il poursuit sa réflexion sur les relations franco-allemandes dans le cadre européen.

Bibliographie

L'Esprit du labyrinthe dans le capuccino européen, suivi de deux autres conférences extravagantes – Les Éditions de l'Amandier / Collection Carnets du Rond-Point, 2006.

L'ésotérisme du « 22 à Asnières » – Les Éditions de l'Amandier / Collection Carnets du Rond-Point, 2013.

André COMBES, Hilda INDERWILDI

Pierre CLEITMAN

*Retour de la pensée magique dans notre présent
qui n'est pas un cadeau*

À Răgi Jappert, shamane suisse

Bonjour à toutes et à tous !

J'espère que je n'ai oublié personne ?

Parfait.

Vous connaissez, j'en suis sûr, le jeu du Baccalauréat !?

On choisit une lettre au hasard et il faut ensuite trouver en un laps de temps donné le plus grand nombre possible de mots commençant par cette lettre. Répartis en différentes catégories : noms de fleuves, de villes, de pays, de montagnes, d'animaux, de footballeurs, de militaires, d'écrivains, de philosophes etc.

Quand j'étais petit et que j'allais en colonie de vacances, chaque après-midi pendant la sieste, avec mes voisins de dortoir, on jouait au baccalauréat.

J'étais devenu un spécialiste de la lettre B.

Notamment des noms de villes en B.

J'en connaissais plus d'une centaine. Bombay, Bangkok, Belfast, Bogotta, Bilbao, Bruxelles, Bordeaux, Bayonne, Budapest, Bucarest, Baltimore, Brisbane, Birmingham, Besancenot... euh... Besançon... Brazzaville, Bécon les Bruyères.

Ça comptait double, Bécon les Bruyères !

Ma liste pouvait varier d'un jour à l'autre, d'une sieste à l'autre, être plus ou moins fournie, plus ou moins conséquente.

Mais quelles qu'en soient les variations, elle démarrait toujours de la même façon. Par trois villes. Toujours les mêmes. Et toujours dans le même ordre.

Barcelone, Bâle et Berlin.

Pourquoi ?

Pourquoi Barcelone, Bâle et Berlin ?

Je l'ignore. Encore aujourd'hui !

Mais comme les choix que nous faisons dans l'enfance, aussi arbitraires soient-ils, nous engagent irrévocablement, Barcelone Bâle et Berlin allaient jouer dans ma vie un rôle fatidique.

C'est à Barcelone, en marchant sur les Ramblas, en sentant vibrer sous mes pas une énergie tellurique quasi électrique, c'est là que j'ai compris, à l'instar sans doute des milliers de marcheurs qui arpentaient les Ramblas en même temps que moi, compris avec une évidence foudroyante, une évidence électrique, que vivre pouvait et même devait être un plaisir. Un plaisir et non pas une corvée, un automatisme ou une obligation. Un plaisir extrême. À nul autre pareil. À très haute tension. En tri, quadri ou multiphasé ! S'accompagnant bien évidemment de temps à autre d'un déplaisir tout aussi extrême, ou presque. Autrement dit, une passion ! La vie comme passion, comme liaison ou aventure passionnelle, telle aura été pour moi la leçon inoubliable de Barcelone.

À Berlin j'ai eu une tout autre révélation, plus restreinte dans son objet, mais non moins importante dans ses conséquences. J'y ai compris, à Berlin,

l'essence intime des relations franco-allemandes. Relation de couple, relation en miroir, relation de pouvoir, relation là encore passionnelle ! Source toujours renouvelée, et aujourd'hui *renouvelable*, de plaisir et de déplaisir. La découverte du féminin et du masculin, du yin et du yang dans les relations franco-allemandes, telle aura été pour moi la leçon capitale de Berlin.

Quant à Bâle, Bâle située à mi-chemin entre Barcelone et Berlin, au kilomètre près (c'est assez remarquable pour être signalé et c'est sans doute pour cette raison qu'elle se trouvait dans ma liste toujours entre les deux), c'est à Bâle que j'allais faire la connaissance de mon alter ego. Celui qui deviendrait pour plus d'une dizaine d'années mon partenaire, professionnellement parlant, en même temps que mon ami et mon ennemi intimes : Helmuth.

Le violoniste allemand.

C'était au tout début des années 80.

Nous avons débarqué à Bâle le même jour, Helmuth et moi, sans nous connaître.

Lui arrivait de Berlin avec son violon.

Moi de Paris avec un accordéon.

De Paris, via Barcelone où je venais de recevoir mon illumination des Ramblas.

Helmuth jouait du violon depuis sa tendre enfance. C'était un *wunderkind*, un enfant prodige. Enfin, un *ex-wunderkind*, puisqu'il venait d'avoir trente ans, dont vingt-cinq consacrés à son instrument.

Moi ça ne faisait que deux ans que je jouais de l'accordéon. De l'accordéon diatonique. Ce tout petit accordéon qui ressemble à un jouet. Et j'en jouais justement, puisque c'était un jouet, d'une manière enjouée ! Je passais le plus clair de mon temps à improviser. Très librement. Sans trop me soucier ni de la qualité de ce qui sortait de mon instrument, ni de ce que pouvaient penser les voisins. J'improvisais avec une énergie tellurique, qui provenait en droite ligne de mon illumination des Ramblas !

En deux ans, je n'avais appris en tout et pour tout que cinq morceaux. *Le temps des cerises*, en version intégrale. *La Cumparsita*, en version abrégée et simplifiée. Une mélodie tzigane, *Les yeux noirs*, je crois. Une chanson de Tino Rossi, *Souvenirs... ou Fleurs... de Capri*, je ne me souviens plus exactement du titre. Enfin une bourrée auvergnate, *Que venez-vous chercher garçons de la montagne*, apprise à l'école communale sous la férule de mon institutrice Mlle Nougaret, et que nous chantions en fin d'année à la distribution des prix.

Helmuth quant à lui avait un répertoire nettement plus étendu, fruit de ses vingt-cinq années d'études avec les meilleurs maîtres, dont Yehudi Menuhin et Gidon Kremer. Qui allait de Vivaldi à Stockhausen, en passant par Bach, Mozart, Beethoven, Schubert, Schumann, Mahler, Bartok. Et qui était donc complémentaire du mien, puisque je ne connaissais aucun des morceaux qu'il

jouait et que lui ignorait tout, absolument tout, de Tino Rossi, du temps des cerises et de la bourrée auvergnate.

Cette complémentarité allait d'ailleurs se vérifier, bien au-delà du domaine strictement musical, pour atteindre une profondeur quasi mystique. Nous nous aperçûmes en effet très vite, Helmuth et moi, qu'une télépathie subtile nous unissait, comme si nous nous connaissions de toute éternité.

D'ailleurs il me dit d'emblée la toute première fois que nous nous rencontrâmes : *Did we meet already somewhere ?* Ce à quoi je répondis très diplomatiquement : *Why not ?* Car je ne parlais pas un traître mot d'allemand à l'époque, ni lui le français !

Télépathie subtile, disais-je, comme si tout ce que l'un pensait ou ressentait trouvait instantanément un écho, pertinent ou impertinent, chez l'autre.

Et quand il prenait son violon, et moi mon accordéon (car dès notre première rencontre nous nous étions mis à faire de la musique ensemble) alors là, miracle ! On avait l'impression d'entendre non pas un virtuose et un débutant, mais deux virtuoses ! Et qui plus est deux virtuoses qui auraient joué ensemble depuis des lustres !

Toutes mes fausses notes, c'est-à-dire pratiquement toutes mes notes, étaient instantanément reprises et corrigées, noyées dans un flot violonistique étincelant qui en faisait des notes justes. Car intégrées sur le champ, grâce à sa virtuosité hors pair, dans des dissonances ultra sophistiquées qui laissaient tout le monde pantois.

Pantois, mélomanes compris !

Le tout dans un tempo infernal, une rythmique à couper le souffle, et surtout une décontraction totale, comme si tout cela n'était au fond qu'une aimable plaisanterie !

Bref de la magie pure.

Dans ces conditions, on était bien sûr condamnés à avoir du succès.

Et le succès arriva très vite. Trop vite !

Et avec lui l'argent facile.

Trop facile !

Nous devînmes du jour au lendemain la coqueluche de Bâle.

Toutes les couches de la société, la bonne comme la mauvaise, nous adoptèrent et nous engagèrent.

Car Bâle est une ville de mélomanes, et ce qui ne gâte rien, de mélomanes souvent millionnaires !

Bâle est la ville suisse, d'après les statistiques, qui contient le plus de miliomanes... de mélionaires... ttt... j'y vais y arriver... de millionnaires mélomanes au km².

Et notre duo ne pouvait que les intéresser pour agrémenter, voire pimenter leurs festivités plus ou moins décadentes, mais toujours d'un bon niveau culturel, et jamais vulgaires.

Car le millionnaire bâlois, à la différence de son homologue zurichois, est un être plutôt discret, qui ne déteste rien tant que le tape à l'œil et le bling

bling. Vous êtes invités chez lui pour prendre un verre ? Il vous reçoit en toute simplicité, habillé comme s'il venait de toucher le RMI : pantalons de velours archi-déformés, long pulls flottants rapiécés. Ne parlons pas de ses chaussures antédiluviennes, ne tenant aux pieds qu'à titre posthume ou par la force de l'habitude.

Aux murs quelques tableaux vaguement impressionnistes.

Vous lui dites, pour lui faire plaisir, qu'il possède de belles reproductions de Monet ou de Pissaro.

Il vous répond : *Non, c'est les originaux !*

Bâle est d'ailleurs peuplée en grande partie d'*originaux*.

Et d'*originaux* souvent très inventifs.

Saviez-vous par exemple que trois des plus grands modificateurs de conscience du XX^e siècle ont été inventés à Bâle ?

Trois modificateurs de conscience ! Je suis sûr que vous les connaissez.

Vous ne voyez pas ?

Trois modificateurs !

Le Valium, le LSD, et l'État d'Israël.

Le Valium ? Découvert à Bâle en 1961, par les laboratoires Hoffmann-La Roche.

Le LSD ? Découvert lui aussi à Bâle, en 1943 par le chimiste Albert Hoffmann, qui effectuait des recherches assez pointues sur un alcaloïde dérivé de l'ergot de seigle. Et un soir qu'il rentrait du travail en vélo, il se mit tout à coup à avoir des hallucinations extrêmement violentes. Les visages autour de lui se déformaient, se décomposaient, se coloraient en bleu, en vert, en rouge, en violet !

À cause de quelques microgrammes ingérés par inadvertance, le LSD venait de faire en la personne d'Albert Hoffmann, sa première victime, en même temps que son premier adepte !

Enfin, troisième modificateur de conscience, *l'État d'Israel*, ou plus exactement pour reprendre les termes mêmes de Theodor Herzl, *der Judenstaat, l'État des Juifs*... État des Juifs, dont la création fut décidée et votée lors du 1^{er} congrès sioniste mondial, le 31 août 1897, dans la salle des fêtes du *Stadt Casino*, le Casino municipal de Bâle !

Eh bien Mesdames et Messieurs, ces trois modificateurs de conscience, Valium, LSD et État des Juifs vont s'entremêler comme autant de fils narratifs dans ma confession d'aujourd'hui. Pour en dessiner en quelque sorte le filigrane, et vous en garantir ainsi l'authenticité !

Et pour en revenir à notre duo, il faut reconnaître qu'à force de jouer avec Helmuth, j'avais, au bout de deux trois ans, considérablement étendu mon répertoire.

Je l'avais quintuplé !

J'étais passé de 5 à 25 morceaux.

Sans compter que nous nous étions mis à chanter et avons développé un programme en quatre parties. D'abord de vieilles chansons françaises. Puis

des chansons plus récentes, d'inspiration sociale et politique. Des madrigaux allemands, de la Renaissance au baroque. Et *last but not least*, quelques chansons yiddish !

Répertoire hétéroclite, qui exprimait à la fois l'esprit d'une époque vouée au revival sous toutes ses formes ainsi qu'à l'idéalisation des luttes sociales du passé, en même temps que les particularités de notre rencontre.

Entre un Allemand, dont tous les professeurs de violon avaient été juifs. Et qui pour cette raison, et peut être aussi par simple curiosité en connaissait un rayon, comme on dit, sur le judaïsme, tout en étant lui-même non juif. Et un Français, en l'occurrence moi-même, d'origine juive, mais à ce point assimilé qu'il ignorait tout, ou presque, du judaïsme. Et qui au contact de ce Helmuth, qui avait d'ailleurs terminé ses études de violon en Israël, et dans le cadre d'un échange très officiel entre l'Allemagne et l'État hébreu, au contact donc de Helmuth allait redécouvrir ses propres racines. Et en particulier récupérer par le biais de la langue allemande un accès direct au yiddish, ce yiddish que mes parents parlaient entre eux mais auquel je ne comprenais *goutte*. D'ailleurs, *gut*, c'est de l'allemand ! En yiddish on dit *git*. En allemand *sehr gut* ! En yiddish *seier git* !

D'où ce répertoire franco-germano-yiddish que nous allions répandre comme je le disais dans toutes les couches, toutes les strates de la société bâloise. Des politiciens du gouvernement local jusqu'aux ex-junkies en voie de réhabilitation. Et inversement !

Toujours bien accueillis. Payés, plus que convenablement ! Applaudis ! Adulés même ! Sans trop nous fatiguer. Bref une façon de gagner sa vie, en l'occurrence la mienne, idéale et de tout repos.

Eh bien non. Pas tout à fait. Et même, pas du tout justement !

Déjà comme dans tout duo qui se respecte, des rivalités féroces s'étaient installées, des énervements à n'en plus finir. Des manières de penser, de parler, d'agir de l'un qui étaient insupportables à l'autre. Des jalousies surtout. C'était à qui mettrait subtilement le public dans sa poche tout en faisant passer l'autre, s'il tirait la gueule, pour un mauvais camarade ! Bref, le quotidien habituel de deux êtres qui sont tenus, même quand ils s'insupportent, de faire bonne figure en public.

Jusque-là, je vous l'accorde, rien d'extraordinaire.

On pourrait même dire que c'est banal !

Tristement, rigoureusement banal !

Mais il y avait pire.

Bien pire.

J'avais remarqué chez mon violoniste un certain nombre de manies.

D'étranges manies.

Et même je dois dire, de sales manies !

Commençons par celle qui était apparemment la plus anodine.

Les nuits de pleine lune, il se munissait d'une barquette de 6 œufs (des œufs frais, des œufs coque), sortait dans la rue, quasi déserte puisque c'était la nuit, et il les jetait, les 6 œufs, l'un après l'autre, avec une dextérité

diabolique sur différentes cibles : vitrines de magasins, lampadaires, et surtout panneaux publicitaires (ou électoraux quand c'était la saison). Et j'ignore si cela provenait de son training de violoniste, mais il ne ratait jamais sa cible, quelle que fût la distance de tir.

Un matin, alors que nous nous trouvions chez lui, de retour d'une fête où nous avions joué toute la nuit, une nuit de pleine lune justement, et étions un peu éméchés, chez lui, c'est à dire au cœur de la vieille ville, à Andreasplatz, pour ceux qui connaissent Bâle, et que nous regardions tranquillement depuis sa fenêtre le soleil se lever, il quitta brusquement cette fenêtre, comme s'il était pris d'un besoin ou d'une envie subite, fonça sans dire un mot vers le frigo, l'ouvrit, en sortit un œuf, revint à toute vitesse à la fenêtre... Et là, il jeta l'œuf sur un piéton qui passait dans la rue, à une vingtaine de mètres en contrebas. L'œuf, toujours en vertu de cette dextérité diabolique, atteignit sa cible et explosa littéralement sur la nuque du piéton ! Lequel piéton, rendu fou furieux par ce choc que rien n'annonçait et par l'humiliation d'avoir un œuf crû qui lui dégoulinait dans le cou, et ayant repéré je ne sais comment, d'où était venu le projectile, monta quatre à quatre les escaliers (il n'y avait pas de digicode à l'époque), et tout en hurlant les pires menaces frappa à coups redoublés la porte de l'appartement et se mit même à l'enfoncer. Je décidai donc de lui ouvrir, pour tenter de le calmer et empêcher que cet incident déplorable ne se soldât par un massacre.

Mais ce qui me sidéra ce fut le calme, pour ne pas dire la froideur quasi surnaturelle avec laquelle Helmuth accueillit le piéton endommagé ! Il ne fit même pas semblant de s'excuser ! Il se borna à minimiser l'événement en lui disant d'un ton débonnaire et avec un petit sourire narquois : *Mein Gott, es ist nur ein Ei ! Mon Dieu, ce n'est qu'un œuf !* Il aurait pu ajouter, en bon français : *N'en faites pas tout un plat !*

Et ce qui me sidéra encore plus, c'est que cette froideur fit sur sa victime l'effet d'une injection massive de Valium. Le piéton se calma instantanément, comme foudroyé. Toute sa rébellion, toute son indignation furent, si je puis dire, étouffées dans l'œuf ! Il se retira la tête basse, en marmonnant pour l'honneur quelques vagues menaces de représailles visant Helmuth, moi-même, ainsi que nos enfants, petits-enfants, voisins et collatéraux jusqu'à la 7^{ème} génération et plus si affinités, tout en s'essuyant la nuque avec le Sopalin¹ que je lui avais gracieusement offert au passage.

Je compris ce matin-là que quelque chose ne tournait pas rond dans la psyché de mon partenaire.

Et je me mis à l'étudier plus attentivement.

Une étude qui dura des années.

¹ Pour nos amis suisses qui liraient le texte, le Sopalin désigne en France le papier essuie-tout.

Car ce premier incident fut suivi de beaucoup d'autres, à des intervalles de plus en plus rapprochés, et transforma le quotidien que nous vivions... enfin que je vivais avec lui... en une série d'énigmes de plus en plus inquiétantes.

Je ne vais pas vous faire la liste, le catalogue de ces énigmes, de ces phénomènes qu'on pourrait qualifier à certains égards de paranormaux ou même de surnaturels !

On y passerait la soirée !

Je me bornerai à vous en décrire les plus significatifs.

Mais auparavant, puisque j'en suis au chapitre des manies, je voudrais évoquer une manie encore plus singulière que celle dont je viens de parler. Une manie qui nous aura été commune, à Helmuth et à moi, même si ce fut pour très peu de temps, quelques jours à peine.

Cette manie avait vingt ans, elle était brune, sicilienne, dotée d'un tempérament incandescent, et répondait au doux prénom de *Mani* !

Mani Blandini de Palerme.

Elle avait dansé toute la soirée sur notre musique, nous étions invités là-bas à Palerme pour animer un festival de théâtre. Mais en fin de soirée, à force de danser, elle était tombée, la jolie *Mani*, et s'était fait une entorse carabinée à la cheville. C'est donc en claudiquant qu'elle alla se réfugier dans le lit le plus proche qui se trouva être le mien. Puis le lendemain matin, ayant repris des forces, se dirigea toujours en boitillant vers le lit de Helmuth, situé un peu plus loin mais désormais à sa portée, et y séjourna également quelque temps. Cette *Mani* partagée ne fut pas sans provoquer une certaine zizanie dans notre duo. Je la cite néanmoins avec un plaisir rétrospectif, doublé d'un détachement aujourd'hui sidéral.

Vous allez me dire que dans ce que je vous ai raconté jusqu'ici, il n'y a rien de surnaturel ni de fantastique.

Attendez un peu !!!!

On dit en allemand *Der Teufel steckt im Detail*.

(Le diable réside dans le ou les détails.)

Or Helmuth, premier détail, résidait, à Andreasplatz, juste au-dessus du café *Zum Teufel ! Au Diable !*

C'était là que nous nous étions rencontrés. Et c'était de là qu'était parti l'œuf fatidique.

Deuxième détail, détail de taille, c'était sa *Baraka*, sa chance ! Une chance insolente qui ne se démentait jamais.

Et dont je bénéficiais par association.

Avec lui, quels que soient le public, le lieu, les circonstances, le succès était garanti.

L'argent coulait à flots !

Les organisateurs se confondaient même en excuses de ne pouvoir nous payer davantage.

Mieux encore : nous n'avions à effectuer aucune démarche pour trouver du travail. Tout arrivait comme par magie, au moment où il le fallait, payé cash.

Et en francs suisses !

Troisième détail. Dès que nous commençons à jouer, les ivrognes, les colériques, les drogués, les hystériques, les épileptiques, les politiques même, tout ce beau monde se calmait instantanément. Quant aux chiens, ils arrêtaient tout net d'aboyer ! Les plus mélomanes se couchant sur le dos, pattes en l'air, dans une attitude extatique d'abandon total !

Or cette chance, cette Baraka qui s'étendait ainsi, au-delà de l'humain, jusqu'au monde animal, jusqu'aux insectes, jusqu'aux moustiques qui refusaient, tant que durait le concert, de nous piquer, même le soir, même en été, même au bord d'un lac, cette Baraka avait quelque chose de suspect ! De sulfureux !

Il devait y avoir quelque part un hic, un bémol.

Comme dans ces contrats d'assurance qu'on ne lit jamais jusqu'au bout. La petite clause en bas de page, en bas de dernière page, qui va venir tout gâcher au moment crucial !

Et si je parle de contrat, c'est que tout semblait indiquer qu'un contrat avait été signé.

Et que ce n'était pas un contrat ordinaire !

Je pensais à Faust bien sûr.

Mais aussi aux contes fantastiques d'Hoffmann, et à ce personnage récurrent de l'imaginaire allemand, Peter Schlemil, qui aurait vendu au diable... son ombre ! En échange d'une bourse magique qui ne se viderait jamais. Ou plutôt qui se remplirait toujours. La bourse de Fortunatus !

Or cette chance qui ne nous fuyait jamais, qui se renouvelait toujours, n'était-elle pas notre bourse de Fortunatus ?

Et si oui, qui nous l'avait vendue ? En échange de quoi ?

Et surtout, qui avait signé le contrat ? Le deal ?

Je ne pensais pas que ce fût Helmuth en personne.

D'après ce que je savais de son parcours, cette Baraka, il en bénéficiait déjà tout petit. Avant même de jouer du violon. Avant de savoir lire et écrire. Avant donc de pouvoir signer un contrat !

Quelqu'un avait dû signer à sa place.

Quelqu'un qui ne lui voulait pas forcément que du bien !

D'autant que j'avais observé un autre détail, là encore assez bizarre.

Quand il jouait, et seulement quand il jouait, il était affligé dans le bas du dos d'une raideur assez prononcée. À hauteur des lombaires. On aurait dit qu'il y avait là une prise, une poignée, permettant de le tenir et de le manipuler par derrière ! Comme s'il était une marionnette, ou un pantin ! Un pantin virtuose et farceur en même temps.

Mais cette fixation en bas du dos lui accordait paradoxalement, et même je dirais paradoxe *allemand*, une liberté extraordinaire dans le reste du corps.

Qui tournoyait, tourbillonnait, virevoltait autour de son archet, dans une espèce de transe shamanique.

Et le plus incroyable, c'est que moi aussi, en jouant, j'avais la même raideur, au même endroit. Avec les mêmes conséquences tournoyantes et virevoltantes autour de mon accordéon !

Il fallait se rendre à l'évidence : pantins ou marionnettes, nous étions tous les deux manipulés !

Et j'étais convaincu que celui ou celle qui nous manipulait, était celui-là même ou celle-là même qui avait signé le fameux contrat.

Après enquête, une enquête je dois dire assez sommaire, mes soupçons se portèrent sur la *mère*, justement, de Helmuth !

Une mère qui aurait été selon moi prête à tout pour donner naissance à un enfant prodige. Un *Wunderkind* ! Qui fasse honneur à la famille. Qui rende célèbre le nom de la famille. Elle aurait donc signé à sa place, en son nom, dès sa naissance. Peut-être même avant : dès sa conception !

Et Helmuth aurait été bien sûr incapable ensuite de renier une signature dont il n'était, par la force des choses, pas même conscient.

Quant à moi, celle qui me manipulait, ou plutôt qui avait tenté de me manipuler, c'était une certaine Ida. Ida la Poulette, comme l'avait surnommée ma mère, je n'ai jamais trop su pourquoi. Ida la Poulette était une jolie jeune femme brune qui me gardait quand j'étais petit (mes parents travaillant tous les deux à plein temps) et qui était censée m'accompagner chaque après-midi au jardin des Buttes Chaumont.

Or, en réalité, elle m'emmenait à l'Église, Ida la Poulette. À l'Église Saint-Laurent, tout près de la gare de l'Est, à Paris 10^{ème} arrondissement.

Avec interdiction formelle de le dire à mes parents.

Et je lui obéissais, au doigt et à l'œil car j'étais amoureux d'elle. Un amour fou comme on peut en éprouver quand on a 5 ou 6 ans.

Cette Église Saint-Laurent, où un beau jour, un jour fatidique, je fus baptisé, j'en ai quasiment la certitude. Baptisé à l'insu de mes parents dans la religion catholique ! Avec peut-être la complicité du curé ! Un curé qu'Ida la Poulette semblait avoir en très grande estime. Elle fricotait en tout cas quotidiennement avec lui.

Quant à la cérémonie proprement dite, mes souvenirs là sont assez flous. Je me souviens vaguement d'une espèce de bénitier. D'avoir été aspergé. D'une sensation froide et gluante sur la nuque. Analogue sans doute à ce qu'avait ressenti le piéton de Bâle au moment de l'impact de l'œuf. Sauf que l'œuf cette fois était concocté par Ida la Poulette ! Ce qui en renforçait l'impact émotionnel et donc le pouvoir de persuasion.

Quoi qu'il en soit, après cette cérémonie clandestine, Ida la Poulette continua de m'emmener comme si de rien n'était à l'Église, jusqu'au jour où ma mère s'en aperçut, j'avais dû sans le vouloir vendre la mèche, et à mon grand désespoir, la belle Ida fut virée séance tenante.

Mais le mal était fait. Je connaissais déjà par cœur le début du Pater Noster, et il me fallut des années pour revenir, en partie je dois le dire grâce à

Helmuth, à la religion de mes ancêtres. Sans pour autant négliger l'acquis finalement assez positif d'Ida la Poubelle... la... Poulette.

Un chemin qui allait être long.

Et semé d'embûches.

Des embûches, il en arrivait d'ailleurs souvent à qui tentait de se mettre en travers du chemin de Helmuth.

C'était là sans doute, qu'il en fût conscient ou non, un effet collatéral, un *collateral damage*, de sa Baraka. Et allait du plus anodin, par exemple une corde de violon qui cassait au beau milieu d'un concert, chez un musicien rival. Ou d'un mi bémol suraigu qui foirait au moment décisif chez une cantatrice qui n'avait pas daigné vouloir jouer avec lui ! Du plus anodin donc jusqu'au plus tragique. Tel par exemple le rendez-vous prévu de longue date entre précisément cette cantatrice et ce violoniste, qui fut annulé in extremis à cause de l'accident atroce survenu à *Töppli*, le chat de la cantatrice. Ce jour-là, dans un champ de blé du voisinage, les quatre pattes de *Töppli* furent tranchées net par une moissonneuse batteuse, le pauvre *Töppli* transporté en urgence chez le vétérinaire, euthanasié, et le rendez-vous évidemment annulé !

Des rendez-vous annulés, des événements néfastes, il y en eut bien d'autres ! Toujours apparemment par hasard, mais avec un à propos chaque fois déconcertant. Ou plutôt très *concertant*, pour l'observateur attentif et musical que j'étais devenu !

Ce qui me conduisit à pratiquer pendant des mois, et même des années, un hermétisme absolu vis-à-vis de mon partenaire.

Une étanchéité totale.

Je ne voulais plus lui donner la moindre information concernant ma vie en dehors de notre travail, de peur de provoquer dans cette vie, et surtout chez les gens qui la fréquentaient, accidents, dégâts ou catastrophes en tous genres...

Et puis un jour, j'en ai eu soudainement assez. Assez de cet *apartheid* relationnel, qui m'était devenu insupportable et que dans mes rares intervalles de lucidité j'étais bien obligé de qualifier de *parano*. Ce jour-là, ce matin-là, en me rasant je me suis dit... face à mon miroir, à haute et intelligible voix: *Ça suffit Pierre Cleitman... arrête ce délire... cette auto suggestion négative, systématique et envahissante. À partir d'aujourd'hui parle à Helmuth normalement. Comme on se parle entre collègues de travail. Entre gens normaux. Et tout ira bien ! Tout ira mieux ! Tout ira de mieux en mieux !*

Et comme je venais de lire un livre sur la méthode Coué, j'ajoutais : *Tout ira de mieux-en mieux-en de mieux-en-mieux de mieux-en-mieux de mieux-en mieux en mieux !*

Fin de citation.

Je me souviens que l'après-midi du jour où j'avais pris cette décision, où je m'étais pour ainsi dire contre-auto-suggestionné, nous nous trouvions en

Alsace, Helmuth et moi, pour animer un mariage. Et lors d'une pause entre deux interventions musicales, je m'étais mis à lire une lettre que j'avais reçue le matin même d'une vieille amie, Françoise, qui vivait en Camargue, sur une petite île, la dernière île du delta du Rhône. Dans une magnifique maison tout en bois qu'elle avait construite elle-même, avec l'aide de la compagnie théâtrale qu'elle dirigeait et qui répétait justement dans cette maison. Je me souviens que Helmuth me demanda de qui était la lettre. Fort de ma décision du matin, je lui répondis tout à fait normalement et lui parlais en long et en large de Françoise, de son groupe de théâtre et de sa belle maison.

Or, quelques semaines plus tard, j'appris que le lendemain même de notre conversation, la maison de Françoise avait brûlé, intégralement brûlé, en l'absence de ses occupants. Incendie mystérieux, peut-être, je dis bien peut-être, provoqué par un mégot mal éteint jeté dans une poubelle juste avant le départ de la troupe pour une tournée de plusieurs jours.

Il y eut d'ailleurs, vers la même époque, comme si cet incendie n'avait pas été en soi suffisant, une autre incandescence, tout aussi remarquable.

Nous étions dans un train, Helmuth et moi, entre Zurich et Saint-Gall, et parlions tranquillement de notre travail.

C'était un soir de décembre. Dehors, il faisait déjà nuit. Dans notre wagon, il n'y avait pas de compartiments, mais un couloir central avec les sièges répartis des deux côtés. Comme il y avait très peu de monde, nous en avions profité pour nous installer de part et d'autre du couloir, lui à gauche, moi à droite, chacun près de sa fenêtre, moi dans le sens de la marche, lui en sens contraire. Face à face donc mais de biais, un peu en diagonale si vous voulez. Je vous donne ces détails parce qu'ils sont importants pour bien comprendre la suite de l'histoire.

Nous parlions de notre travail, disais-je : sujet ce soir-là plutôt épineux, puisque je venais de lui annoncer que suite aux nombreuses incompatibilités qui existaient entre nous, j'allais quitter définitivement notre duo, à la fin du mois.

Helmuth accueillit ma décision avec le plus grand calme.

Il tenta juste, un peu pour le principe, de me faire changer d'avis, en me disant qu'il respectait ma décision mais que c'était dommage de laisser tomber un travail créatif aussi bien payé, qu'il valait mieux continuer et ne pas me formaliser de quelques désagréments inévitables dans toute association humaine. Bref il me faisait la morale, mais très gentiment, sans s'énervier le moins du monde.

Je me souviens en particulier de son regard. Regard affable, comme à son habitude. Un tantinet moqueur peut-être, mais c'était difficile à dire car il y avait en permanence devant ses yeux une espèce de léger brouillard... brouillard indéfinissable... avec en plus ses paupières qui clignotaient à tout bout de champ. Comme si elles avaient voulu signaler des changements de direction. Ou plutôt qui faisaient office de *warnings*, car les deux clignotaient simultanément ! Pour vous donner une idée, ça rappelait un peu le regard de

notre défunt ex-président François Mitterrand. Assez sympathique donc a priori, à condition de ne se formaliser ni du brouillard ni des warnings, qui n'étaient d'ailleurs pas vraiment gênants, une fois qu'on s'y était habitué.

Donc Helmuth me faisait la morale, gentiment, sans s'énervier le moins du monde.

Soudain, je ne sais plus trop pourquoi, je le quittai des yeux et me tournai sur ma droite, vers la fenêtre qui était de mon côté, sans doute pour regarder machinalement s'il neigeait dehors. Et là, comme il faisait nuit, je découvris sur la vitre l'image, le reflet de Helmuth. Mais attention, c'était un Helmuth qui ne ressemblait en rien à celui que je venais de dévisager à l'instant. C'était un Helmuth, qui se croyant non observé, me regardait avec des yeux chargés d'une haine prodigieuse, démentielle, infinie, inexpiable, éternelle... Des yeux qui brûlaient, qui débordaient littéralement de toutes les flammes de l'enfer. Des yeux de braise, des yeux incandescents, des yeux absolument démoniaques !!!

Saisi d'horreur, totalement choqué, je me retournai vers lui, sur ma gauche donc, en une fraction de seconde.

Et là, d'un seul coup, tout avait disparu et je me retrouvai, comme si de rien n'était, comme si tout cela n'avait été qu'un mirage, devant le regard mitterrandien, débonnaire et gentiment amusé.

De toutes les flammes de l'enfer, il ne subsistait qu'un léger brouillard indéfinissable.

J'en conclus, une fois le choc plus ou moins assimilé, que Helmuth n'était pas comme je le pensais auparavant, l'agent disons involontaire de catastrophes qu'il n'aurait pas lui-même souhaitées, qui n'auraient été que les effets collatéraux de sa Baraka. Mais que c'était réellement un démon. Un démon à la fois surnaturel et en chair et en os, tout à fait conscient de sa nocivité et de sa malfaisance et qui aurait juré, on ne savait trop pourquoi, ma perte !

Et j'avais beau me dire, pour tenter de me raisonner, que Bâle étant le lieu de naissance du LSD, il était possible que j'en ai capté à mon insu quelques molécules résiduelles, en buvant l'eau du robinet par exemple, et que je me sois retrouvé malgré moi en plein trip !

Cette hypothèse de toute façon hautement improbable ne parvenait pas à me rassurer.

C'est alors que survint au fin fond de cette situation ténébreuse et inextricable, le premier petit miracle, le commencement du début de la fin du mauvais trip !

Je tombai par hasard sur un livre de l'historien américain Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler*. Dans ce livre, il montrait (citations à l'appui) que les nazis considéraient les Juifs comme, ouvrez les guillemets... *des démons... des démons à la fois surnaturels et en chair et en os, tout à fait conscients de leur nocivité et de leur malfaisance et qui auraient juré, on ne*

savait trop pourquoi, leur perte... aux Allemands ! Qui auraient même signé à cet effet un pacte, un contrat, avec des entités plus ou moins obscures afin d'obtenir eux aussi une Baraka. Une Baraka insolente qu'il fallait de toute urgence, sous peine d'être éliminé en tant que peuple allemand, étouffer, là encore, *dans l'œuf* !

À mon grand étonnement, je m'aperçus que je projetais sur Helmuth exactement les mêmes images, les mêmes hallucinations que les nazis projetaient sur les Juifs. Et cette interchangeabilité démoniaque, cette espèce de libre échange hallucinatoire judéo-allemand, fut pour moi comme la réponse du berger à la bergère ! Un premier rayon de soleil, l'idée qu'une explication était possible.

Tout n'était pas élucidé, loin de là.

Le paranormal demeurait paranormal, et son mode opératoire m'échappait toujours.

Mais j'avais franchi un premier pas. Je commençais à voir le bout du tunnel.

La seconde étape, cette fois décisive, ce fut un rêve, un rêve que je fis à peu près à la même époque.

Oui, je sais ! C'est toujours assez ennuyeux, pour ne pas dire rasoir, d'entendre quelqu'un raconter son rêve. On préfère nettement raconter le sien. C'est d'ailleurs pour cette raison, entre parenthèses, que les psys se font payer très cher cette corvée, malheureusement pour eux inévitable.

Je vais donc être bref et ne vous raconter qu'une toute petite portion de mon rêve. Toute petite mais oh ! oh !

Je me trouvais, à l'époque du Saint-Empire romain germanique, vers la fin de Moyen-Âge, dans une ville allemande qui m'était totalement inconnue. Je pense qu'il s'agissait de Ratisbonne.

Je la visitais, Ratisbonne, en allant de la périphérie vers le centre.

Et plus je me rapprochais du centre, plus les maisons se rapetissaient, se serraient, se blottissaient les unes contre les autres, plus les ruelles devenaient étroites, obscures, en un lacs vaguement circulaire. Un peu en colimaçon, comme si je pénétrais dans un coquillage. Ou à l'intérieur d'un tableau de Chagall.

Je compris que j'étais entré par mégarde dans le ghetto de Ratisbonne, le vieux quartier juif situé au cœur de la ville où nul n'osait plus s'aventurer.

D'anciennes traditions, d'obscures légendes le mettaient à l'abri des curieux et des indiscrets, mieux que ne l'auraient fait des interdits ou des règlements officiels.

Je poursuivis quand même ma route et atteignis le centre.

Là, sur une petite place, il y avait une maison blanche de laquelle émanait une douce lumière dorée.

Je m'approchai, jetai un coup d'œil par la fenêtre et découvris à l'intérieur une immense boule en or massif.

C'était le Trésor, le Trésor caché de l'Empire, du Saint-Empire romain germanique !

Le Trésor qu'un Empereur très chrétien avait jadis fort intelligemment placé au cœur même de ce quartier juif, persuadé à juste titre qu'il serait là en toute sécurité puisque nul n'osait y pénétrer.

Trésor dont on avait d'ailleurs depuis longtemps oublié jusqu'à l'existence, ce qui était encore la meilleure manière de le mettre à l'abri !

Au centre de la sphère était gravée une phrase. Une seule et unique phrase ! Qu'on ne pouvait plus lire, bien sûr, puisque elle se situait au cœur de la sphère. Donc invisible.

Néanmoins on savait qu'elle existait.

Les seuls à en connaître le contenu étaient les gardiens de la maison, des espèces de sages qui se transmettaient le secret de génération en génération. Et à chaque couronnement d'un nouvel Empereur, ils étaient chargés de recopier la phrase, et de la lui envoyer sous enveloppe suffisamment affranchie.

L'Empereur ouvrait l'enveloppe, lisait la phrase, et tout de suite après, froissait le papier, en faisait une boulette et l'avalait, cul sec !

Car cette phrase était d'une telle importance, elle garantissait à tel point la cohésion de l'Empire que si par malheur elle était révélée au public, c'était l'Empire tout entier qui s'effondrait immédiatement.

Par un privilège inouï, le genre de privilège qui n'arrive que dans des rêves, je fus autorisé à prendre connaissance de la phrase. D'autant que le Saint-Empire romain germanique allant de toutes façons bientôt mourir de sa belle mort, cette divulgation ne pouvait plus lui faire de tort. Et s'imposait même, me suggéra-t-on, pour accélérer le processus !

Voici cette phrase... extrêmement brève... puisqu'elle ne comporte que 4 mots.

L'allemand, c'est de l'hébreu !

Je m'éveillai en sursaut et en prononçant ces 4 mots. *L'allemand, c'est de l'hébreu !*

Et comme vous pouvez l'imaginer, je n'aurais désormais qu'une seule idée en tête : comprendre !

Comprendre le fin mot de cette phrase énigmatique : *L'allemand, c'est de l'hébreu !*

Car je pressentais, qu'une fois cette énigme résolue, tout le reste, et même l'au-delà du reste, s'éclaircirait de soi-même !

J'ai donc mené ma petite enquête, Mesdames et Messieurs.

Et je suis remonté très loin, encore plus loin que le Saint-Empire romain germanique.

Jusqu'en 268 avant J.-C. !

À Alexandrie. En Égypte.

Cette année-là, le souverain hellénistique Ptolémée 2 ordonne à 70 rabbins de lui traduire la Bible, la Torah, de l'hébreu en grec.

Afin qu'il puisse la lire. Et la comprendre, Ptolémée !

Les 70 rabbins sont envoyés dans une île, l'île de Pharos. Là, en quelques mois, ils vont traduire l'intégralité du texte biblique. Selon certaines sources,

ils auraient travaillé tous ensemble. Selon d'autres, chacun des rabbins aurait travaillé de son côté, dans l'isolement le plus total, et miracle des miracles, les 70 versions finales auraient été rigoureusement identiques. À la virgule près, si la virgule avait déjà existé à l'époque !

Quoi qu'il en soit, cette traduction est connue dans l'histoire sous le nom de *Bible des Septante*.

Quelques siècles plus tard, en 380 après J.-C., un chrétien, l'évêque Ulfila, va partir de ce texte de la *Bible des Septante* pour à son tour le traduire, mais cette fois dans une langue germanique.

En gothique.

La langue des Wisigoths, qui viennent de se convertir en masse au christianisme. Des Wisigoths, et de leurs cousins directs, les Ostrogoths.

Et il se demande, Ulfila, comment traduire dans cette langue germanique le mot hébreu *Goy*, qui signifiait à l'origine *Peuple* ou *Nation*. Puis au fil du temps plutôt les *autres Peuples*, les *autres Nations*.

Autrement dit les *non Juifs* !

Comment traduire ce mot *Goy*, devenu dans le texte grec de la Bible des Septante *Ethnikos*, et qui revient souvent dans le Nouveau Testament pour désigner non plus seulement les non Juifs, mais aussi les non Chrétiens. Autrement dit les *Gentils*, ou les *Païens* ?

Eh bien pour le traduire, ce *Goy* devenu *Ethnikos*, Ulfila va devoir puiser dans le vocabulaire, le lexique assez restreint, il faut bien le dire, des Wisigoths.

Après mûre réflexion, il se décide pour le mot *diutisk*, qui signifie en wisigoth, et aussi en ostrogoth, *les gens d'ici, les gens du coin, les gens du clan*.

Par opposition aux *gens d'ailleurs*.

Or, c'est précisément ce mot *diutisk*, devenu plus tard *diusch*, puis *tiusch*, puis *teutsch*, et enfin *deutsch*, qui aux alentours de l'an mille va être sélectionné, tout auréolé de son séjour de plusieurs siècles dans la Vulgate chrétienne, sélectionné par les traducteurs cette fois officiels et assermentés du Saint-Empire romain germanique, pour désigner sous un terme rassembleur les différents peuples germaniques, jadis nomades, mais désormais fixés sur un seul et même sol.

Autrement dit, les Allemands !

De la même façon donc que par le biais de la traduction, les Wisigoths étaient devenus littéralement des *Wisigoys*, les Ostrogoths, des *Ostrogoys*, les Allemands dans leur ensemble, allaient à leur tour, se trouver désignés, avec ce mot *deutsch*, comme... des *Goys*.

Autrement dit comme les Autres des Juifs !

Mais, revers de la médaille ce serait bien en fonction des Juifs et surtout de leur langue l'hébreu qu'ils allaient pour la première fois pouvoir s'appeler des « Allemands » !

Des Allemands donc qui sans le savoir, à part quelques antisémites qui étaient au courant, et à qui cette délocalisation initiale donnait le tournis, des

Allemands qui se verraient ainsi définis, au plus profond de leur germanité, en tant qu'Allemands, en tant que peuple allemand, sans le savoir, grâce aux Juifs.

Grâce aux Hébreux !

D'où la phrase lapidaire de mon rêve : *L'allemand, c'est de l'hébreu !*

CQFD

Et comme je l'avais pressenti, ce fin mot de l'histoire devint le mot de la fin.

De la fin de notre duo !

Qui mourut de sa belle mort, quelque temps après l'élucidation du rêve.

Nous avons été, Helmuth et moi, enchantés !

Enchantés, entre autres, de nous connaître !

Nous étions, de nous connaître, désormais désenchantés !

On dirait presque du Racine !

Nous étions, de nous connaître, désormais désenchantés !

Mais le bilan était quand même positif.

J'avais quintuplé mon répertoire à l'accordéon.

Découvert l'origine du mot *deutsch*.

Retrouvé, par le biais de mon alter ego, mes racines.

Fréquenté des démons dont j'ignorais jusque-là l'existence.

Des démons mélomanes !

Mélomaniaques !!

Mégalomaniaques !!!

Enfin et surtout, j'avais développé une connaissance de l'humain dans des variantes que nul auteur, pas même ETA Hoffmann avec tout son génie, n'aurait pu décrire à ma place.

Certes, pour parvenir à tous ces résultats, j'avais dû en *baver*.

Sacrément en *baver* !

Mais comme dit le proverbe, on ne fait pas d'omelette, baveuse ou non, sans casser des œufs.

Sans compter qu'après les avoir cassés, il faut les battre, ces œufs !

Et là le rythme, le phrasé, le coup d'archet du violon, le coup de soufflet de l'accordéon deviennent essentiels.

Avec toutes les nuances : staccato, rubato, legato, allegro con brio.

Et quand t'as *bilé* ?

Moderato !

Une omelette réussie n'est finalement rien d'autre qu'une omelette musicale !

Et réciproquement !

Merci en tout cas de votre aimable compréhension.